

# Les NFT qui rendent folle la planète

ABONNÉS



Sur notre site, une vidéo du Bored Ape Yacht Club



En janvier, Neymar a dépensé 1,1 million de dollars pour s'offrir deux Bored Apes.

© TWITTER



Yuga Labs, la société qui se cache derrière les Bored Apes, est aujourd'hui valorisée à hauteur de 4 milliards de dollars. © MARIO TAMARA/AFIP



Adidas a désormais son propre avatar simien. © DR



membres que Yuga Labs est devenue la plus grosse communauté NFT du monde », raconte Alexandre Desoutter, en charge d'une étude sur les NFT pour la plateforme de comparaison en ligne Hellosafe.ch.

La jeune société a aussi la bonne idée de donner l'entière propriété intellectuelle aux propriétaires d'un singe. Cela permet au détenteur du NFT de créer d'autres œuvres à partir de son NFT ou de tenter de rentabiliser son investissement à l'aide de produits dérivés. T-shirts, casquettes, marques de café et autres produits de toute sorte se multiplient dans le monde réel et renforcent un peu plus la visibilité des « singes blasés ». « La communauté en a fait dix fois plus que ce que les créateurs attendaient », estime Michael Amar, coorganisateur de Paris NFT Day et membre du fameux club simien.

## Des NFT au métavers

Alors que la vente primaire de la collection ne rapporte « que » 2 millions de dollars à Yuga Labs, la société se retrouve, en réalité, assise sur un tapis d'or puisqu'à chaque revente d'un des fa-

*C'est grâce à l'énorme investissement de ses membres que Yuga Labs est devenue la plus grosse communauté NFT du monde*

Alexandre Desoutter  
en charge d'une étude sur les NFT

”

meux singes, elle touche 2,5 % de commission. L'envol de la cote de ses singes lui permet non seulement d'avoir les moyens de racheter Larva Labs, le studio derrière les Crypto Punks (l'autre collection de NFT la plus célèbre au monde), mais aussi d'étendre son empire vers d'autres horizons. Depuis le

17 mars dernier, les singes ont désormais leur propre monnaie, baptisée tout simplement ApeCoin. Si son utilisation pratique reste encore limitée à ce jour, le token devrait être utilisable dans le métavers que Yuga Labs est en train de construire. Baptisé Otherside, cet univers accueillera les 55.000 parcelles de terre virtuelles vendues au début du mois.

Ce développement tous azimuts divise actuellement ceux qui observent et suivent la construction de ces nouveaux univers numériques. Martin Boujol, responsable marketing et communication chez Lian Group, juge la tentative prometteuse : « Le marché s'attendait à ce que Yuga Labs s'associe avec d'autres mondes virtuels tels que Decentraland, The Sandbox ou même NFT Worlds, mais, au contraire, ils ont décidé de faire le leur. Selon moi, c'est une bonne initiative, car en ce moment, en raison du fait que chaque projet est indépendant, il

devient difficile d'avoir une solution propre aux NFT. »

Selon Alexandre Desoutter, Yuga Labs tente surtout de capitaliser sur ses premiers succès : « Dans un marché en pleine construction, une telle entreprise se doit de continuer d'innover pour éviter de se faire dépasser par un concurrent plus audacieux. » S'adressant actuellement à une communauté encore restreinte et très élitiste, l'enjeu pour la jeune société sera de démocratiser ses singes et d'ouvrir son univers à un plus grand public.

Elle pourra en tout cas compter sur un trésor de guerre qui vient de s'étoffer de 450 millions de dollars (427 millions d'euros) suite à une récente levée de fonds. Cette récolte de bons vieux dollars lui permet d'être valorisée à hauteur de 4 milliards de dollars (3,8 milliards d'euros) et de rejoindre le club des « licornes », ces sociétés non cotées et dépassant le milliard de valeur potentielle.

## nt encore à l'air du temps

questions d'argent. »

Yotvata a conservé son système égalitaire. Les résidents touchent en début d'année un pécule calculé en fonction du nombre de membres constituant la cellule familiale, et gèrent ensuite leur budget. Les femmes ont droit à un ratio supplémentaire. « On gagne un peu plus pour s'offrir le coiffeur, la manucure, des produits de beauté ou des vêtements », explique Caroline. « Mais ce n'est pas l'opulence, car l'agriculture en zone désertique coûte très cher », tempère-t-elle. Une flotte de voitures est à disposition pour les sorties, et la cantine, lieu de rencontre des 440 habitants, sert trois repas par jour en self-service, avec un choix varié de plats.

Nul n'est propriétaire de son bungalow, qu'il peut se voir retirer pour déménager en fonction des évolutions des familles. L'école est gratuite, tout comme l'épicerie. Les services médicaux aussi. A Yotvata, on est nourri, logé, blanchi. « Nous devons travailler pour la communauté et partager les corvées, parfois en soirée. Les femmes sont plutôt dans l'éducation et les hommes, dans la production agricole. La devise est : "Un pour tous et tous pour un !" », raconte Serge. « C'est le paradis pour les enfants, mais cela se complique quand ils grandissent. Ils reçoivent un studio à leur majorité, puis partent à l'armée, donnent un an de travail à leur retour, puis souvent partent

pour exercer un métier ailleurs. Les nouveaux venus n'ont pas forcément la même mentalité que nous. Ils viennent avec une autre idéologie. »

Fondé en 1957, le kibboutz a, comme beaucoup d'autres, une population vieillissante. Les pionniers vivaient dans des cabanes. Ils bénéficient aujourd'hui d'une protection sociale, plutôt unique dans la société israélienne, où la pauvreté touche de plein fouet les personnes âgées. Les décisions sur la gouvernance sont prises par vote par téléphone, le comité de direction est régulièrement changé. Les principes ont évolué. Il n'est plus question, comme aux débuts héroïques, de donner ses biens à la communauté pour être admis. Bien que laïc, Yotvata a ouvert une discrète synagogue, une concession à l'air du temps. « On ne sait pas combien de temps nos règles tiendront », commente Caroline.

A la différence de Yotvata, protégé par un portail fermé et des grillages, le kibboutz voisin de Samar est ouvert à tous les vents. A l'heure de la pause, les travailleurs de la palmeraie se détendent dans des canapés et des fauteuils défoncés. Les jeunes femmes et les jeunes hommes ont des looks de hippies. Dreadlocks, pantalons et tee-shirts déchirés, guitares. « Pink Freud », lit-on sur le maillot psychédélique d'une fille. Les quelques quinquagénaires sont d'authentiques babas cool.

Les équipes de volontaires en charge de l'entretien et de la récolte des dattes participent à l'entreprise commune pendant six mois ou un an. « Je sors de l'armée et je n'avais pas envie de me prendre la tête avec toutes ces histoires d'argent, d'administration, d'assurance », explique Gil, qui marche pieds nus dans la poussière et la caillasse. « On bosse de six à quatorze heures sans être payé. Il n'y a pas d'échanges marchands, et c'est tant mieux. On s'éclate dans une bonne ambiance. Samar nous donne la liberté. »

Créé en 1976, Samar est un kibboutz où est mis en pratique un socialisme libertaire sans hiérarchie ni autorité. Ses fondateurs voulaient se libérer des liens qui aliènent, selon eux, les kibboutz des communautés traditionnelles et réduisent leur liberté individuelle. Plongé dans l'obscurité, le magasin d'alimentation ressemble à un supermarché d'Europe de l'Est avant la chute du Mur. Les produits de base, tel le riz, sont stockés dans de grandes poubelles en plastique avec couvercle. Les visiteurs se servent à leur gré. La salle de sport est installée dans un ancien abri antimissile. Les portes des maisons ne sont jamais fermées à clé.

## « Nous sommes communistes, anarchistes et conservateurs »

Sur un mur, un graffiti reprend le fameux *Imagine there's no countries* de John Lennon. La jolie piscine nichée dans un écrin de verdure est aux standards des hôtels d'Eilat. « Nous défendons l'ouverture et la tolérance, sans différence de race, de couleur de peau, de frontières », dit Renée Avigdor, une Brésilienne aux idées profondément ancrées à gauche.

« Nous sommes communistes, anarchistes et conservateurs », ajoute Oriël Ashkenazy, un des piliers de Samar depuis vingt ans, manager d'une entreprise de menuiserie. Avant de concéder que le cocktail détonnant qu'il décrit ne fonctionne pas toujours : « Samar, c'était pour moi, à l'origine, une sorte de Far West brûlé par la chaleur où tout était à construire », analyse le menuisier. « Au début, ça pétait le feu, dans une combinaison mêlant l'esprit originel des kibboutz et l'envie de révolution. Aujourd'hui, il y a moins de convictions, les avis divergent sur la façon de gérer le collectif, et il y a un manque de savoir-faire pour le business. On s'interroge sur les changements à apporter au fonctionnement de Samar, mais personne n'est d'accord sur rien. »



A Yotvata, « ce n'est pas l'opulence, car l'agriculture en zone désertique coûte très cher », avoue Caroline.

© CHRISTIAN GOUPL

Les esprits critiques ont coutume de dire qu'il y a dans cette communauté « autant de chefs à plumes que d'Indiens ». « J'ai parfois pensé partir, mais avec l'âge, on apprend à apprécier ce que l'on a », confie Oriël Ashkenazy.

Samar ne roule pas sur l'or. Le kibboutz a tenté, en associant une société privée, une expérience de centrale thermique solaire qui a échoué. Les habitants disposent d'une allocation mensuelle d'environ 600 euros. Les candidats à l'installation passent par des périodes probatoires, et seuls les moins de 40 ans sont acceptés, afin de rajeunir les effectifs de la coopérative agricole.

Selon le bureau israélien des statistiques, environ 30 à 40 kibboutz sont encore totalement collectivistes et observent les préceptes d'égalitarisme des origines. Et si le mouvement communautaire a perdu, dans la société israélienne, une partie de son aura et ne représente plus qu'un phénomène marginal, il reste unique au monde.

*Aujourd'hui, il y a moins de convictions, les avis divergent sur la façon de gérer le collectif, et il y a un manque de savoir-faire pour le business*

Oriël Ashkenazy

menuisier à Samar

”